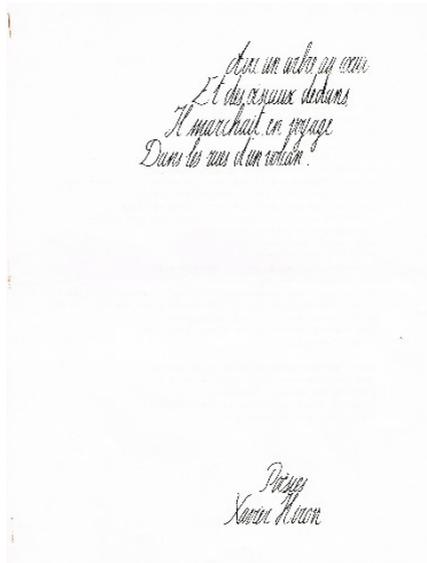


ÉLÉMENT PLURIEL

1980 - 1986

II/ GALERIE DE VISAGES III/ L'HOMME ET LA PIERRE



Page de titre d'une autoédition de jeunesse, encre sur papier
© Xavier Hiron, vers 1978

Élément pluriel II

Pendant exact du volet précédent qui était destiné à investiguer l'ouverture vers autrui, ce second recueil propose une véritable exploration de différentes figures humaines rencontrées au travers de leurs œuvres : que ces rencontres aient été imaginaires ou bien réelles. Quête qui s'est poursuivie au fil des temps, jusqu'à nos jours.

SOMMAIRE

ÉLÉMENT PLURIEL 1980 - 1986	118
II/ GALERIE DE VISAGES	118
213- Avec un arbre au cœur (4)	118
763- Écrit au droit de la statue d'une poétesse médiévale (20)	
diffusé	119
215- À François Villon (24)	119
1139- Odelette à la gloire de Pierre Ronsard (41)	121
667- Rome VS Venise (29)	122
903- À Hölderlin (20)	123
216- À Alice Liddell (21)	124
217- À Louise Michel (14) chanson VII	124
218- Le mur des Fédérés (16)	125
917- À ta santé, Verlaine (13)	125
219- Tauromachie, ou Lettre posthume de Vincent Van Gogh à son frère Théo (18)	126
321- Raron, ou Élégie près de la tombe (35) diffusé	128
1425- Matisse : une reconstruction improbable de la vision (18)	129
220- Poète américain (37) chanson VIII	130
221- Un clown (4)	131
754- Mort de Saint-Ex (16) diffusé	132
223- Autoportraits I, II, III - huiles sur toile Henry Le Chénier, 1983 (10) publié	133
224- « Levantate » sur une linogravure de Michel Otthoffer (14)	134
225- À partir d'une illustration de Francis Bacon pour « La Délirante N° 7 » (21)	135
244- Érosion, en pensant à « Au loin, la mer », Jean-Claude Casanova, 1991 (23)	136

Élément pluriel II

697- J'ai accompli le voyage (33) Hommage à Marcel Chinonis	137
1075- Rencontre avec feu mon voisin Jacques de Féline - février 2008 (17)	139
1253- À Bernadette de Féline (57)	141
1404- À propos de l'exposition Honoré Chatard (20)	143
226- Aurel Hiron-Girard, 1er mars 1988 (18) diffusé	144
836- Le mystère de Pâques (30)	145
III/ L'HOMME ET LA PIERRE (fabliau moderne)	146
746- L'homme et la pierre (107) diffusé	151

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

**Petite, ingénue, serais-tu papillon ?
Ou libellule allumée par un faune ravi
Ayant jeté le feu sur le rêve embelli
D'un jeune créateur ?**

**Serais-tu comme deux larges ailes :
Ce battement superbe et à peine apeuré ?
Ou cette grande orchestration impertinente
D'un émerveillement qui se compose en nous ?**

**Car tu es frêle et transparente. Baladée par Judith :
Les tours et les détours d'une imagination dorée
.. la malice insensée d'un rusé chapelier ..
Mais tu déhanches le bon sens
Pour paraître vainqueur. Maîtresse des jours
Bien plus reine qu'une figure de cœur !**

**Et quelle étrange ronde sais-tu donc inventer ?
Ménagerie savante dans un décor fugace
Plein d'espaces mouvants... Petite, bergeronnette
Moi, tombé en ton pouvoir, devenu alchimiste
Je vois pleuvoir des hippocampes !**

**Petite Alice : vas donc, promène-toi
Aux bras bien amusés de tes milliers d'enfants.**

216- À Alice Liddell (21)



Homonotéie en profondeur © Xavier Hiron 2022
(en résidence)

À Alice Liddell, carte-poème en résidence n° 37
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2022

Élément pluriel II

ÉLÉMENT PLURIEL 1980 - 1986

II/ GALERIE DE VISAGES

Avec un arbre au cœur
Et des oiseaux dedans
Il marchait, en voyage
Dans les rues d'un volcan.

213- Avec un arbre au cœur (4)

Était-elle princesse, ou était-ce une sainte ?
Car sa détresse s'élevait de ses mains ceintes
De mille bracelets d'argent. Son voile inerte
Ressemblait sans ambages à un fort mur d'enceinte.
Et ses cheveux tissés étaient telle une toile
Qui protégeait sa joie et sa nature feinte.

Était-elle douée de pouvoirs ou de plaintes ?
A-t-elle laissé là l'énigme sans reproche ?
Par ici, un tonnerre, par là, une anicroche ?
Et la vallée entière à ses couleurs est peinte.

Pour cela aujourd'hui, la roche grise est pleine
Et le bleu du soleil est passé dans l'arène.
Nous n'avons toujours pas assez d'yeux pour sa traîne
Qui ondoie comme un feu au milieu d'une éternelle.

Était-elle princesse ou fut-elle une reine ?
Et ses cheveux savants sous ce dôme cruel
Rude comme un galet, charrient son ombre grêle.

Élément pluriel II

Nous, nous courrions, ne sachant rien. Sachant à peine
Que ce monde d'esthète où nous coulions nos veines
Est un monde suave, mais qui n'existe pas !

763- Écrit au droit de la statue d'une poétesse médiévale (20)

François de Montcorbier, François Villon, ou Marthe
Eux tous en un seul être, en plusieurs pourchassé.
Dès l'an cinquante-six, sur la table les cartes
Ont voulu ton présent dissocié du passé.

François était, tout au long de ses peines
Les errements fêtards fécondés de tourments
Qui pour son âme crue se voulant très sereine
Sans faute avaient écrit de nombreux Testaments.

Des prêtres et abbés dressaient le tribunal.
Excitaient les rancœurs, la justice banale.
François était contre les prophéties.
François était aussi contre la femme lâche

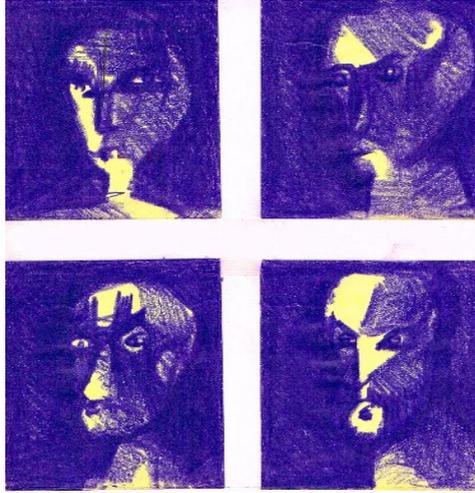
Qui reprit ses atours et le temps qui trop gâche
A porté en plein jour ses tristes facéties.
Bien dépité de tout, la plume t'a conquis
Et forgé à grand' peine un misérable acquis.

L'infaillible conteur, le receleur de mots
Le narrateur fiévreux dont voici les émaux !
Vergogne, aigreur et fougue et tant d'ardeur écrite :
Insurrection farouche en butte aux âmes vides

Lamentable théâtre se peuplant de rides.
Les lais écrits par toi contre les trop vieux rites
Orgueilleux et stupides, dont les forces s'abîment
Ne voudront pas mourir, même couvert d'un crime.

215- À François Villon (24)

Élément pluriel II



Visages violets, série n° 1, crayon de couleur sur post-it
© Xavier Hiron, 1990

Oncques ne fut plus que moi subjugué
Par tant de vers et de mots assurés
Que fit pour nous ce bel homme racé
Que l'on nommoit Pierre Ronsard l'aîné :
Ce vendômois avant moi encensé.

Cet adoré avant moi a loué
En prosodie, odelettes et sonnets
La langue altièrre, fièrre et inaltérée
Qui s'est construite, et bien que malmenée
Parfois à tort, par ceux qui l'on aimée.

Quelle leçon de lui ai-je reçue
Lorsqu'en un soir son manuel ai lu
De voir un père en trois fois revenir
Avec sur lui un si fort souvenir
Que Dieu en prit une telle assurance
Ainsi qu'on prend sa pleine consistance !

Élément pluriel II

Et de sa mère, des mots de compassion
D'être sur terre et d'en avoir raison.
De ce bonheur qui vient en la vision
Autant sonore qu'il en eut émotion
Ce grand du monde en fit ses premiers livres.
Et que peut-on reprocher à un page :
Ou qu'il fut jeune, ou qu'il ne fut pas sage ?

Me donna bel une leçon de vivre
En couronnant sa pléiade de livres
De ce conseil qui vogue entre deux rives
(la mienne, un peu, et la sienne en partage)
Et qui consiste à dire sans ambages :

« Donne à tes vers l'aisance de nager.
Que la poussière ait remord de voler
Par la légère envie de tes idées.
Mais n'oublie pas avant tout de donner
La joie de vivre à ton noble penser. »

Et quand son livre la nuit ai refermé
Par tant de siècles tant de fois compulsé
À ce modèle ai fait mon allégeance...
En sa manière, un piot poème ai fait

Un peu par jeu, en ma langue confuse.
Car j'ai voulu retrouver son essence
Et son amour d'une langue qui chante
En l'odelette que maniait son aisance.

1139- Odelette à la gloire de Pierre Ronsard (41)

Tes vénitiennes éthérées
Tes carnavalesques épées
Portent les coups fourrés
De tes liesses éphémères
Ville éternelle, ville grimée.

Élément pluriel II

Candeur de tes reines, romaine
Tes vierges théâtralisées.
Émois des titans courroucés
S'exaspérant de voir la Terre
Ni clairement céleste
Ni pleinement urbaine.

Architectures, mers frangées
Où scrute l'œil blond des lumières.
Des doges, prélats et abbés
Veillent aux lois, juges sévères
Empreints de femmes inviolées.

Placée au centre comme un œil
Rayonnante et transfigurée
Rome réplique de bonté
Gigantesque et parachevée
Où seule Marie est nommée.

Combat de Rome et de Venise
Combat des femmes célestines.
De l'eau, du ciel exacerbé :
Viennent vos œuvres, ces traînées
De preuves, de divinités !

Dans cette course d'âpreté
Nous qui fûmes les écrasés
Nous avons souffert, mais gagné !

667- Rome VS Venise (29)

Il parlait des saisons telle une ode superbe
Et chaleureuse. Dans ses forêts banales
D'une Allemagne verdie, il rêvait d'une Grèce
Lointaine, inaccessible : une femme si proche.

Élément pluriel II

Il se transfigurait tandis que d'autres fuyaient
Sa douce fatigue d'écolier. Il chantait.
Il respirait la harpe - sa musique en pensée -
Tandis que tous ses vers en lui l'interpellaient.

Mais il était alors hors de portée du nuire
Et il se demandait : « Où pourrais-je m'enfuir ?
Et saurais-je donner, en mes vagues sentiers
- ces promenades éphémères - une modeste idée

De ce que porte la terre ? » Et sa fatigue reparaissait.
Son âme lui disait, sans aucun doute : « À qui as-tu donné
La réplique et le ton ? Et tout cet attirail, en pensée
De complet mirliton ? » Et son silence s'en revenait.

« Mais je ne sais rien d'autre » répondait-il, lucidement.
« Je ne sais autre chose, comme une libellule. »
Et c'est alors, son âme étant vaincue
Oui, c'est alors que son âme s'est tue !

903- À Hölderlin (20)

Petite, ingénue, serais-tu papillon ?
Ou libellule allumée par un faune ravi
Ayant jeté le feu sur le rêve embelli
D'un jeune créateur ?

Serais-tu telles deux larges ailes :
Ce battement superbe et à peine apeuré ?
Ou cette grande orchestration impertinente
D'un émerveillement qui se compose en nous ?

Car tu es frêle et transparente. Baladée par Judith
Les tours et les détours d'une imagination dorée
- la malice insensée d'un rusé chapelier -.
Mais tu déhanches le bon sens
Pour paraître vainqueur. Maîtresse des jours
Bien plus reine qu'une figure de cœur !

Élément pluriel II

Et quelle étrange ronde sais-tu donc inventer ?
Ménagerie savante dans un décor fugace
Plein d'espaces mouvants... Petite, bergeronnette
Moi, tombé en ton pouvoir, devenu alchimiste
Je vois pleuvoir des hippocampes !

Petite Alice : vas donc, promène-toi
Aux bras bien amusés de tes milliers d'enfants.

216- À Alice Liddell (21)

Louise s'est couchée dans le jardin des morts.
Contre les livres liés que son doigt touche encore
Qui lui offrent le froid d'une page glacée
Elle est ce corps lassé qu'une neige poudroie.

Louise a oublié tous les enfants de Grève
Et tous les fusillés qui ont craché leur rêve.
Toutes les femmes raides au sein ensanglanté
Elle a bien oublié qu'elle fut plus qu'une aide.

À nos faces muettes, Louise n'a plus la force
De chanter une fête ou le languissement.
Mais son enseignement nous reste comme une âme.

Louise a délaissé ses lourdes amitiés
Qui l'ont livrée soumise aux songes du passé.
C'est à nous maintenant, c'est à nous de l'aimer.

217- À Louise Michel (14) **chanson VII**

Nous aurions pu aimer les murs.
Les voir sourire en nos patients vertiges.
Nous aurions pu poser nos mains sereines

Élément pluriel II

Sur la chaleur, l'ombrage d'un cyprès
Notre amour de renaître ensemble.

Nous aurions pu aimer même ce mur.
Sa brique rouge fleurie comme un œillet.
Et irradiant notre désir et l'embrasant
Dans la joie singulière de nos vies retrouvées.

Oh, que nul ne nous en veuille
Si nous avons voulu la passion déchirante
Et ses folles rencontres !
Car nous ne vous aimerons plus, déjà
Lorsque soudain nos têtes froides, nos yeux bandés
Embrasseront la violence incendiée
Des briques rouges fleuries par notre sang.

218- Le mur des Fédérés (16)

Ah, ce Verlaine-là, c'est du putain de carnassier !
Un sacré tueur de vers. Une espèce de gougnafier.
Dans sa cambrousse, une crosse à la main :
Un air miteux, si je me souviens bien...

Ah, ce Verlaine-là : il s'était entiché
De ces donzelles, dans ses refrains. Ces damoiselles
Qu'il reluquait - c'est clair ! - avec de gros yeux ronds.
Mais lui faisait ridelle. Car les mégères, en ces temps-là
N'étaient pas si légères, quoiqu'en dise la chanson...

M'enfin, faut pas s'en faire, l'a passé l'arme à gauche.
Soyons pas larmoyant, son Rimb' l'est dans la fosse.
Mais tout de même, y'a pas à mégoter :
Sonnets, vers, résonances, il a mis le paquet !

917- À ta santé, Verlaine (13)
Petit portrait satyrique et amical

Élément pluriel II

Mon cher Théo,

Une oreille, c'est trop bête.

On eût dit qu'en plein cœur de l'arène, au milieu du combat, la bête, l'énorme bête affolée, cette monstruosité de chair et de sang, cette carcasse lourde, ce torchon éclatant qu'on donnait en spectacle, aurait commis l'irréparable faute et provoqué la dérision suprême en s'offrant à elle-même les attributs de la défaite !

Car la foule alarmée ne se sent plus de rage. Mais enfin, en perdant cette oreille, aurais-je aussi perdu la tête ? Ai-je perdu le sens de la bouffonnerie ? Ou n'aurais-je fait que pousser à l'extrême la logique fatale d'un rôle où l'on m'a mis ?

Et pourtant, cette envie de leur plaire, Théo, cette envie outrancière d'aimer !

Car j'aime les couleurs. Savent-ils, Théo, combien j'aime les couleurs ? Mes yeux se troublent de passion, de cette joie insatiable, du désir d'exalter tout ce qui les habille...

Mais cette foule éberluée n'a d'yeux que pour nos âmes, et c'est là mon martyr. Pour eux, mes yeux voient des soleils, mes yeux voient des mirages, l'énorme tourbillon des vents par les prairies. Le vert, tendre ou profond, s'ébattant en leurs cœurs... Ce vert qui les transperce : ce qu'ils ne savent pas, Théo !

Oui, cette foule ne voit que nos malheurs. La foule : elle trépigne d'impatience en réclamant la fin. Et puis, cette chaleur, cette fournaise dans l'arène... Mais je deviendrais fou !

Mon cher Théo, toi, mon frère, au moins - je t'en conjure ! -, essaye de me comprendre... Que vienne donc la mise à mort.

219- Tauromachie, ou Lettre posthume
de Vincent Van Gogh à son frère Théo (18)

Élément pluriel II



Visages violets, série n° 2, crayon de couleur sur post-it
© Xavier Hiron, 1990

Au nu sévère des corps de pierre
Dans l'aridité crue des marmites glaciaires
De gros yeux te regardent et des museaux de chiens
Reniflent aux étoiles, parmi les claires branches
Des vulves sèches et blanches.

Du vide et du nu. Un bel azur où resplendent
Violentes ou roses, tes tendresses ardentes.
Et ce décharnement heureux à toute création :
Menace ou ornementation ?

C'est un lieu de titans, un lieu évanescent.
Par les éboulements et les longs tournoiements
Qui, mieux que toi, sut les lire, tous ces hauts pans absents
Des forteresses lisses, des villes de géants ?

Élément pluriel II

Plonge dans ce décor et relève les morts.
Mesure-toi à l'œuvre et à l'inachevé.
Paysage vivant : c'est lui qui te ravit.
Lui qui, imposant l'air, te couve dans son nid.
Ah, les couleurs écarlates : se mesurer à l'insondable !

Et comment concevoir d'une telle beauté
Tout un pan de savoir ? Comment prédire un cœur ?
Ou comment, sans les dire, transcrire ces saveurs :
Les instruments tranchants d'une écriture alpine ?
Ces voies rudimentaires par où préside ta pensée
Et toutes ces lueurs qui participent de ton métier ?

Ne plus les dévaster, hélas, même plus d'un baiser !
C'est là, tu as voulu que l'on plante ton âme.

Au vrai sommeil de ton enfance
Au vert soleil des espérances
- pierre vermeille d'une allégeance -
Plus d'appareil, la délivrance !

Une tombe levée, dans le mur encastrée.
Tapie sous un coin d'herbe verte
Derrière un parapet, la vallée
Aux portes largement ouvertes...

Et très loin luit un soleil intouchable.

321- Raron, ou Élégie près de la tombe (35)

Plus aucun repentir ne sera toléré.
Aux images des jours et d'obscurées pensées
La ligne franche et blanche il nous faudra tracer.
Il nous faudra tracer une longue ligne droite
Sinueuse ou bien tortueuse. Mais jamais froide
Sous cette écrasante chaleur du soir !

Élément pluriel II

Tes oiseaux se seront envolés
Dans l'ornementation peureuse des heures
Entre la nappe et le boudoir où s'entassèrent tes merveilles.

Le soleil est radieux. Explosive est sa tendre clarté
Qui vibre, tel un sucre d'orge et dorée
Dans la tranquillité quasi ostentatoire
De ton grand salon bariolé...

Ne nous restera plus, bientôt
Qu'à nous nourrir de tes couleurs :
Chamarrées, malaxées, exubérantes jusqu'à l'excès !
Sans oublier de rendre déférence à tous les maîtres
De qui, comme avec toi, nous avons désappris.

1425- Matisse : une reconstruction improbable de la vision (18)

Ainsi as-tu appris ta race et ta couleur
Sur les notes coulant l'ivoire et du malheur.
Avec tes doigts noués, tu as joué ton cœur
Et tu es devenu poète américain
Et tu es devenu poète américain.

Tu as plongé ta vie dans une ville en flammes
Aux chants assourdissants des longs trains, de leurs rames
Projetant leur éclat sur ton visage en larmes.
Dis ce que tu as vu, poète américain
Dis ce que tu as vu, poète américain.

Des taxis, vernis, jaunes, et le son des alarmes
Bousculent des papiers et des journaux qui charment.
Parent ou déparent le trop chaud macadam
Où se couche effaré l'œil bleu d'un vieux chinois
Où se couche effaré l'œil bleu d'un vieux chinois.

Élément pluriel II

La rue sale à tes pieds sue la misère blanche
Contre l'église en bois abritant tes dimanches.
Tu y cloues des rameaux, parfois, en fines branches.
Et là chantent les noirs, il n'y a plus de blanc
Et là chantent les noirs, il n'y a plus de blanc.

Sorti de ces chants lourds, un bistro de chimères
T'agrippe et noie le jour, et après quelques bières
L'alcool que tu as bu de plein verre en plein verre
Te fait monter l'hôtel où l'amour t'est vendu
Te fait monter l'hôtel où l'amour t'est vendu.

Tu soupirez une heure, tu explodes de joie
Libérant ta torpeur quand tu sens sur le bois
Ta compagne repue, les odeurs d'encens froid.
Puis tu rentres des mains bercer le piano noir
Puis tu rentres des mains bercer le piano noir.

Quand la ville hurle encore sous le bruit de tes notes
Un rêve émerveillé lève une aube falote.
Sans rire et sans un mot, tu oublies dans ta hotte
Tout ce qui t'a vaincu, poète américain
Tout ce qui t'a vaincu, poète américain.

Mais t'y gagnes ta vie.
Tu y gagnes ta vie, poète américain.

220- Poète américain (37) **chanson VIII**



*Page intérieure d'une autoédition de jeunesse, encre sur papier
© Xavier Hiron, vers 1978*

Un clown.
Un clown moche et grimé.
Un clown, péché triste du monde
Avant que d'en souffrir.

221- Un clown (4)

De longues sinuosités, poissons d'argent
Sinaient sous le vent. Peut-être pensait-il
À un nouveau roman ? Le canon des fusils
Reluisait longuement sous l'éclat de safran.

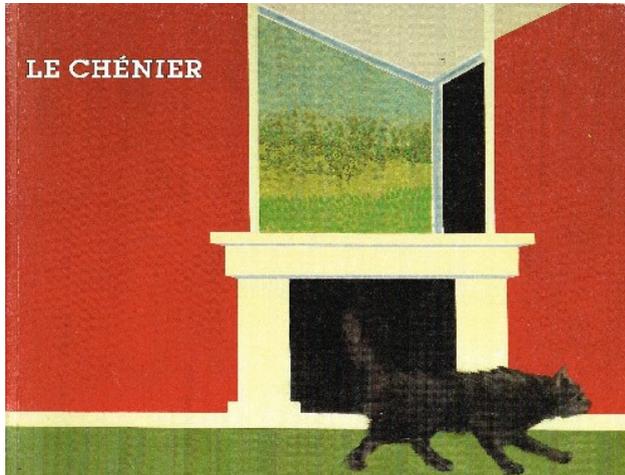
Élément pluriel II

L'attention dérivait. Était-il en mission ?
La mer fixait le ciel, soudés à l'horizon.
Telle une tôle frêle, l'armure d'un dragon
Les vagues dérivèrent comme autant de saisons.

La carlingue vibrait sous le jour, sans raison.
La vitesse parlait aux embruns, aux visions.
Dans l'air il était mis un peu plus de passion.
Les oiseaux se mêlaient aux pensées qui s'enfuient.

Plus tard il y eu là comme un jour à minuit.
Une rafale blonde fustigea sa maison.
La mer ouvrit ses draps, la gerbe de son lit.
Le roman finit là quand l'avion eut tout dit.

754- Mort de Saint-Ex (16)



*Henry Le Chénier, couverture du catalogue d'exposition
© Musée Granet, 1984*

Élément pluriel II

Une table. Les chaises. Quelques objets bizarres sous le champ des bougies. Dans les prunelles, des rires, la blancheur du plateau. Les reflets émoussés de la lampe sur les vins. L'arbre était foisonnant. Ses branches entachées comme un puzzle défait. Et le tronc : une vision de Giono éparpillée d'or parmi les bruissements d'étoiles. Il y avait la mollesse d'un ciel enrobé de Provence. Et sous l'horizon rose, des amours et des drames. Le souvenir neuf de vieilles pierres chaudes entrevues quelque part, là-bas, en Avignon. Il y avait aussi nos colères et nos doutes paisiblement ébranlés par la fin du repas. Mais surtout, cette ombre qui descend, qui descend... Il y avait nos voix comme un dernier refuge. Les visages ternis s'effilochant sous les à-coups du crépuscule. Lui, il se fondait aussi, épousant sans émoi les cheveux de la nuit : peintre plus caché que l'image de ses toiles. Il y eu du silence. Puis cette seconde où l'atmosphère bascule dans un autre domaine. Et lorsque les astres éblouiront la terre de leur pénombre soûle, nous saurons retrouver le sens des choses faciles.

223- Autoportraits I, II, III - huiles sur toile
Henry Le Chénier, 1983 (10) **publié**

Les rires sont comme lacérés par nos plus belles fleurs. Rires perdus.

Suivre la ligne. Suivre l'étoile. Tout son revers présente une nécessité de déchirure en papier blanc. Noir tranché. Noir équarri par le dessin sculpté. L'enseigne constellée lance sa plainte particulière : lisse, pure, insigne. Et cette signifiante est comme un bras levé. Et chaque bras est une branche. De branche en branche se resserre le treillis. Son dessein s'unifie : des pavements, voie princière. De tout petits chemins sur une carte indéchiffrable.

Suivre la ligne. Ligne superbe et bicéphale d'une flamme chinoise. Le griffon médiéval disperse son corps aléatoire. Ondes et mouvements. Et chaque mouvement devient une onde. Et chaque onde crée le mouvement : onde sacralisée. Suivre le ciel. Ainsi s'évoquent des

Élément pluriel II

voyages en tapinois. Car cette ronde est un soleil. Et ce soleil est sans forêt. Puis il s'immobilise : ébauche de l'introuvable... Vague perdue.

Suivre la main, suivre le vent. Ces vents éteints par nos silences. Mais nos mains crient, nos mains supplient. Elles se sont levées comme des baguettes rétives. Ou sont tombées en pronation, chétives. Suivre le vent et le silence. « Levantate, levantate, et regarde tes mains ! » Silence pénible des mers mortes. Petits silences de nos mains : peine perdue.

Suivre des rires. Rires tendus de tes plus belles fleurs. Rien n'est plus sûr que celles-ci offertes à nos sens.

224- « Levantate », sur une linogravure
de Michel Otthoffer (14)

Voici tendue la toile épaisse et profonde. Voici que les rayons se taisent dans la lumière obscure. L'espace est clos par cette ardente profondeur. Noirceur. Tout naît de la noirceur. Calme, attente, impatience. La fête s'apprête encore un peu. L'air du cirque bouillonne par son murmure. Mais ce murmure n'est pas bruissant. Car la noirceur ne nous dit rien. Noir qui boit, noir qui transpire : ceux qui l'aiment ont peu d'amour. Car ce murmure n'est pas de l'eau. Ce murmure n'est pas le bruit coulant que ferait l'eau. Ce murmure serait plutôt le bruit de l'œil. Regard regardé. Regard sait porter ce qui ne se dit pas. Noir de nielle, fleur de nuit.

L'œil était dans la fleur et regardait l'abeille. Fixe-la, force-toi. Regarde, mais regarde donc ! Tu es l'abeille. Tu es celle qui danse, celle qui rit, celle qui vit. Ton bonheur dans l'explosion, ton bonheur en équilibre. Voici percée la toile éparsée de nos rêves. Abeilles, mouches, mouches qui bombinent. Ces mouches qui virevoltent ont des couleurs de terres. Les gestes modelés : terres ocre, terres vertes. Être enfin libérés de la gangue. Échappés des matrices de la glaise par l'énergie du peintre. Ainsi devenus chairs, ainsi devenus corps. Parvenus à ce point d'explosion, sortis de l'élément. Nés de la fissuration de la moindre seconde : quelle joie !

Élément pluriel II

Noirceur ou renaissance. La distance qui vient de cette opposition se révèle affolante. Nous, infimes, en ce noir chapiteau. Vertigineux ou sages. Serions-nous des fourmis culbutées sur la toile ? L'infirmité s'affirme. Ta jambe en son attelle, nos regards sont en feu. Le sourire arboré est un cache-misère. La plainte fugitive, la pâleur enivrante : préfiguration des boucheries à venir. Nous paraissions, il semble, tellement heureux d'être sans même avoir été. La noirceur nous boira comme elle nous transpire. Explosion mesurée : ceux qui l'aiment ont peu d'amour.

Et nos corps triturés. Les chairs en déchirement... Mais sous la peau et dans ces corps : quoi ? La souffrance serait cette vague indécise ? La violence des poses ne préjugerait pas de celle de nos âmes ? Autant de calme en ébullition. Le sang parle au sang, la chair à la chair. Mais tout ce qui se dit ne s'inscrit nul part. Seul à seul face à la nuit.

Concentration ou explosion : laquelle mieux que l'autre sait présider à la naissance des univers de Bacon ?

225- À partir d'une illustration de Francis Bacon
pour « La Délirante N° 7 » (21)

Jean-Claude
CASANOVA



Invitation, l'exposition Jean-Claude Casanova
© Lycée Denis Diderot, Marseille, 1991

Élément pluriel II

Embrassée d'un regard et il semble qu'on ait connu
Une terre hors du temps, une femme sans âge
Ou le temps lui-même.
Ancienne, tellement, que vierge, sans chemin parcouru.
Et jeune, pareillement, qu'un instant on pût croire
Côtoyer l'amour âpre, l'amour à nu et ses frémissements.

Plénitude troublée, tel un corps au lointain espéré.
Terres durcies aux flammes et rubéfiées
Au creuset sombre des noirceurs.
Elles portent en elles, en leurs rides plissées
Les stigmates encore des sévices anciens
Où coulèrent les eaux de leurs larmes versées.

Et qui saurait, en appelant ceci pudeur
Ou que l'infirmité effraye, couvrir un sol
Comme on cache les membres froissés
Des vieilles qui s'arrangent sous la dentelle
Pour que les enfants, confusément, aient peur... ?

Or blond : toi l'or qui coule par les vents.
Toi qui fus quelque part arraché en croyant
Follement pouvoir ensemençer les cieux...
Ô les saintes Maries, les fureurs de la mer :
Sentirez-vous qu'émerge au loin une douceur
Trop longtemps effleurée ?

244- Érosion, *en pensant à « Au loin, la mer »*
acrylique sur papier, Casanova, 1991 (23)

Vois : j'ai accompli le voyage des pierres.
Des molasses, comme des âmes roses
- fantaisies érodées - m'ont accueilli dans leur suaire.

Perçant sous des nuages, de l'eau et des rayons
Qui m'ont accompagné... Des monticules

Élément pluriel II

Parmi des mosaïques de roches, s'y tordent.
S'y plient et s'y allongent, n'excluant nullement
Une verdure, ni le sillonnement des ondes !

S'y cristallisent des pénombres et des éclats de jour.

Des chemins obéissent à ces méandres de la lumière.
La terre s'y charge d'oxydes : belles calligraphies
Où se colorent les vallées. C'est des ridules
Et des veines lavées... Ce liquide irrigué
Est un fluide dans le torrent : le sang de l'écorchée.

Plus loin, des clochetons et des tourelles.
Des colombages assombris. Des lauzes
Noires ou argentées, toujours épaisses
Dispensent leurs sourires près de sombres grisés.

Plus loin encore se profilent des gorges
Comme des échancrures de femmes.
Des roches ocre, des roches jaunes
Comme des accumulations de rocailles violentes
Turgescents ou nacrées : toutes les formes de beautés !

À nouveau, des soupentes s'éventrent.
Ces ouvertures savantes - délabrements charmants -
Comme des corps écartelés d'une terre de chairs.

Alors je suis entré au domaine des morts
Que je connais si bien et côtoie quelquefois
Puisqu'il vaut mieux chérir.

Mais quand, au sortir de ces ombres
Je me suis réchauffé au soleil qui divague
Comme était belle ta lumière, et grise
En ce début de mai !

697- J'ai accompli le voyage (33)
Hommage à Marcel Chinonis

Élément pluriel II



Exposition Jacques de Féline, aile droite
Musée grenoblois des Sciences médicales © Xavier Hiron, 2008

Lorsque le peintre découvre la toile, c'est en somme son âme qu'il découvre : blanche et lisse comme une étendue plane à conquérir.

Cette ligne qu'il trace est comme un cap de véritable espérance. Il s'y accroche fermement, comme on s'accroche à un radeau, à un débris de bois. Puis il tente d'en pénétrer le mystère.

Alors il vaque : toujours très attentif et plein de curiosité, au hasard du voisinage des éléments.

Sa main, ainsi, se fait balade. Mais elle n'est pas qu'une simple promenade...

Car dans l'instant où le peintre trace et griffonne le papier, cette âme et ce vide se compénètrent. Ils s'emplissent mutuellement de leur clarté limpide et de leur souffle fraternel.

Et dans l'urgence soudaine des pinceaux qui crissent en effleurant, qui effleurent en crissant, l'homme se précipite dans l'essence d'un autre matériau.

Élément pluriel II

Et toujours, cette gestuelle qui semble nous dire : « Je suis l'urgence même de la vie. »

Car il fouille et creuse et remue tout avec ardeur, quand sa démarche de géant tente de s'immiscer dans les entrailles du temps... !

Le résultat est balafres. Taches et volutes luisantes. Le résultat est doux et tendre sur le coté. Griffures et contrastes vers le centre. Le cœur semble emporté dans un panache d'air. Le souffle tremble et suppure au milieu du néant. C'est une véritable effusion de sang, de gaz et de sentiments !

J'envie cet homme qui est entré dans les gestes du vent.

1075- Rencontre avec feu mon voisin
Jacques de Féline - février 2008 (17)



Encre, Jacques de Féline © Xavier Hiron, 2015

Élément pluriel II

Bernadette
Petite femme quiète
En ta maison tranquille.

Ta silhouette fine
Et paisible de cuivre
À la lisière de ta forêt.
Ta forme noire et métallique
Si amène et fragile
Près de cette grande déclive
De la montagne et de la vie.

Bernadette
Petite femme quiète
En ta maison tranquille.

Nous descendions vers l'ancien atelier :
Garage étroit, mais grand' ouvert sur la vallée.
Farfouillant et fouinant dans ce trésor caché
Si respectueusement calme et bien rangé
À la semblance de ton parfum de vieille dame.

Bernadette
Petite femme quiète
En ta maison tranquille.

Nous remontions au beau milieu de ta journée
Vers ton salon tout clair, près de ta véranda.
Et là, offerte au grand soleil et me disant ta jalousie
Certaine de me savoir écrire quel qu'en fût le sujet
Tu étais si pleinement dans ton rôle de femme !

Bernadette
Petite femme quiète
En ta maison tranquille.

Tu te fis appeler Sarah.
Sarah Wells fut ton autre nom
Lorsque tu eus besoin de te démarquer

Élément pluriel II

Dans l'ombre des heures et du vent
Passée... Mais ta famille de saltimbanques
Régnait dans les recoins de ton salon bleuté
Telle une montagne à déplacer.

Bernadette
Petite femme quiète
En ta maison tranquille.

Car tu iras bientôt rejoindre ton époux :
Cet homme un peu vineux, certainement.
Mais peintre très agité et tellement talentueux !
Et ton fils, aussi : lui qui s'en est allé
Dans cette humble douleur - oh, si complète douleur -
Te laissant un grand vide au feu bien allumé.

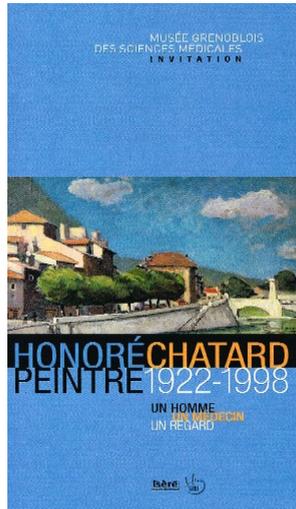
Bernadette
Petite femme quiète
En ta maison tranquille.

Et tu sauras ainsi
Ce que ta vérité veut dire :
Vivre en ta pleine clarté.
Toi qui fus si souvent brisée
De tant de joies et de peines mêlées
Lorsqu'on t'appelait de Féline !

Bernadette
Petite femme quiète
En ta maison tranquille.

1253- À Bernadette de Féline (57)

Élément pluriel II



Invitation, exposition Honoré Chatard
Musée grenoblois des Sciences médicales © Thomas Lemot, 2014

J'ai traversé la vallée d'auge pour rencontrer son versant clair
Et la figure du vieux Chatard. Oui, ce vieux Chatard
Et sa troupe de joyeux drilles engoncés dans ses souvenirs.
Tous ses compères du pinceau, du ciseau, de la palette virevoltante.
Ses comparses du coup de crayon et de l'encre griffue
Quand sous l'horizon noir s'étalait ta bannière du temps velu.

Car il fut jeune, Chatard, dans ses années de fariboles
Et honoré pour son prénom et pour ses dons multiples.
Pour son écoute longtemps arrêtée sur les plaines, aussi.
Ses promenades le long des bleus cours d'eau débordant de gaîté...
Et cette joie déconcertante de vivre qu'il ressentait au fond de lui !

Il avait la main sûre des médecins de campagne : lui qui
Autopsiait les paysages blonds et disséquait tous les visages.
Et sa main fauve transcrivait son regard si perçant. Si intense
Et quelque peu intransigeant avec cette beauté précise des choses :
Sa trajectoire n'en fut que plus lumineuse et son rire plus évident !

Élément pluriel II

Et tandis que son ami Simon, Michel de son auguste prénom
Perdu parmi tant d'autres, lui eut prêté moult fois son visage
- son visage si ingrat, son disgracieux visage -, ce furent
Deux lucioles comblées qui, dès lors, moururent pour de bon...

1404- À propos de l'exposition Honoré Chatard (20)



aurel

Faire-part de naissance de Aurel Hiron-Girard
© Henry Le Chénier, 1988

Fut-ce un jour, fut-ce la nuit, fut-ce parmi les champs d'étoiles ?
Fut-ce au carnaval des fleurs, au fil des tremblements ? Aux fêtes
ébouffées dans un grand lit qu'Ulysse sut bâtir de ses mains ?

Fut-ce cette folie, mais une idée prit forme.

Bien sûr, tout au début, quelque peu maladroite, presque un
peu ténébreuse, l'idée était peureuse. Mais elle sut prendre de l'assu-
rance. L'idée qui n'avait pas confiance : personne pour lui dire qu'elle

Élément pluriel II

saurait gagner en force ou même en conviction. Mais elle s'était lancée, un peu fière et altière, comme un dé à la mer.

Car elle était en somme quelque peu préconçue. L'idée avait déjà son idée derrière la tête. Elle ne se disait pas : « Je serai ci ou ça. Ou ça ou l'autre. » Par exemple : « Général fainéant ou Prince de Bohème. Un clown funambulesque parmi l'herbe des fous. » Non, l'idée ne voyait pas si loin. Mais elle fit son chemin.

Alors elle devint complète et ronde.

L'idée a su être patiente. Elle savait que pour bien naître au monde, planète dans son ventre, une idée doit enfler. S'affiner par la lame ou s'aiguiser aux chants des forges. Et puis, elle voulait être à même de dire un jour : « Enfin, je suis la voix des astres et les yeux de la terre. Je suis l'esprit de l'arbre et le cœur des forêts. J'ai l'âme du roseau. »

Alors, l'idée se fit.

Elle se fit, précieuse et lente : une tête et un tronc, quatre membres et un sexe. Et quand le temps lui parut long, elle dut rire souvent de nous voir ne pas savoir exactement ce qu'elle était !

L'idée sut nous grandir. Jusqu'à ce qu'elle fût là, petit paquet de chair aux yeux désorientés.

226- Aurel Hiron-Girard
1er mars 1988 (18) **diffusé**

Que reste-t-il du monde plein
Que vous viviez en harmonie
Quand vous étiez, peuple serein
Juché sur l'île basaltique ?

Et du chagrin qui ronge à plein
La déchirure du corail ?

Élément pluriel II

Qui brise lames et chanfreins
Sur une morsure abyssale ?

Vous étiez là, hauts et puissants
Guettant un froid venu d'avant.
Entre la bise du corsaire
Et celle immense des géants.

Cet esclavage qu'on nous sert
Sur un plateau rude d'argent
Alors que vous étiez, naguère
Ce que vous êtes à présent !

Et renversés ou tête-bêche
Et roulants culs par-dessus têtes...
Mais la marée, rien ne l'empêche
D'être la giflée de vos fêtes !

Et aujourd'hui, ces paravents
Des jours entiers qui ont migré
Sur nous - ô pâles destinées ! -
N'en sont peut-être qu'à l'orée.

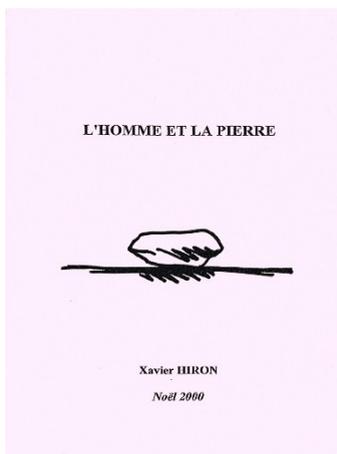
Un ciel d'orage inachevé
Jette sa brûlure d'acier...
Car les géants que vous étiez
Survivront à l'éternité.

Qui est la nôtre, en vérité
Et qu'on nomme « l'Humanité » !

836- Le mystère de Pâques (30)

Élément pluriel II

III/ L'HOMME ET LA PIERRE (fabliau moderne)



L'homme et la pierre, autoédition de Noël
1ère de couverture © Xavier Hiron, 2000

Entame de la fable :

Bien qu'il n'ait pas eu l'air méchant
Un homme courait sous le vent.
Comme il n'avait pas d'autre affaire
Il questionna, dans son désert
Une pierre, inceste des mers.

* * *

Élément pluriel II

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais le lit de la poussière
Et sa parole dénudée.
Le sable chaud comme un enfer
Aux douleurs extrêmes d'été.

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Aux vents qui apaisent la terre
Et qui au ciel vont s'en aller
Je sais l'aride puis l'amer.
Je sais la fleur à mes côtés.

* * *

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais que l'eau porte l'éclair
Que sa noirceur part en fumée.
Que le soleil qui désespère
Pleure souvent sur nos années.

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Que la mémoire est ta lisière.
Et que ton air est consommé.
Je sais que l'or était hier.
Je sais qui mange ta journée.

* * *

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Que la faconde de la terre
Est tel un chant amadoué.
Et que la pluie, cette étrangère
Voit son eau surgir aux nuées.

Élément pluriel II

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais le rire qui s'élève
D'une belle Ève enrubannée.
Et que la robe qu'elle enlève
Deviendra chiffon fatigué.

* * *

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais les bruits de la prière
Et la furie des alizés.
L'homme rebelle à sa frontière :
Autant l'est le fils révolté.

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Qu'ils piaffent, râlent, je le sais :
Leurs respirations familières !
Je sais que l'homme est une mer
Et que l'enfant est sa marée.

* * *

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais l'amour qui est austère
Et sa promesse fiancée.
Caligula dans son repère :
Sa prison froide et sans pitié.

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais que l'homme était lumière
Avant qu'il ne soit condamné.
Et que sa peine millénaire
Il la vendange à mes côtés.

* * *

Élément pluriel II

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Et cette ivresse des bohèmes
L'affût aux herbes des marais !
Je sais, je sais que rien l'on n'aime
Autant que soi, même damné.

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais le père en sa volièrre :
L'espérance verte des prés !
L'or assoupi en sa chaumière.
Je sais celui qui m'a gravée.

* * *

Puis à part elle, elle dit :

« J'ai oublié ma vie première
Et ce magma qui m'a formée.
Mais ne retiens de la misère
Que ces mains qui m'ont façonnée. »

* * *

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais la salamandre noire
Aux dessins jaunes indigènes.
La trace des nuits que l'on narre
Sans nulle plainte des sirènes.

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais la force des gangrènes
Qui toujours minent l'être aimé.
Je sais la vie, je sais la haine
La veine forte du péché.

Élément pluriel II

* * *

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais la poésie cruelle
Et celle grêle à en pleurer.
La lave rouge et continuelle
Et que son feu est passager.

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais aux cœurs les ribambelles
De nos cheveux décolorés.
Ce que toujours le froid appelle :
Je sais le poids d'éternité.

* * *

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Je sais que nous roulions naguère
Au cœur d'un monde incontesté.
Depuis la montagne éphémère
Jusqu'aux ruisseaux qui nous charriaient.

« Que sais-tu, belle pierre ? »
Oh, je le sais qu'il faut se taire.
Que son chemin, il faut aller.
Car je sais tout de ces mystères
Plus riches que d'avoir parlé.

* * *

Et en guise de final :

Et le bel homme solitaire
Fit le silence, en vérité.
Car ce dialogue était austère.

Élément pluriel II

Quand il n'y eu bruit sur la terre
Ne lui restait plus qu'à errer.

746- L'homme et la pierre (107) diffusé

A première vue, il pourra sembler que le poème intitulé "L'Homme et la Pierre" n'est pas à proprement parlé un poème de Noël. De fait, il n'a pas été écrit spécialement pour cette occasion.

Cependant, au-delà de l'esprit de liasse apparent, Noël n'est pas seulement porteur d'exubérantes frénésies. Malgré la surabondance des lumières, Noël reste bel et bien du domaine de la nuit.

Noël serait donc synonyme de repli sur soi ; il serait aussi prétexte à un questionnement puisqu'il révélerait ce moment où s'engrange l'expérience acquise au cours d'une année, d'une vie écourtée, en permettant de vivre au plus intense nos instants de calme et de recueilllement.

Que ce poème puisse donc aujourd'hui vous aider à passer - reprenons cette image déjà formulée - "l'étape de l'année" ; qu'il accompagne nos esprits, noués comme une épée de fer portée au rouge et dans une eau froide trempée, vers le printemps empli de la sagesse d'un renouveau vital.

Noël 2000, Xavier HIRON

**L'homme et la pierre, autoédition de Noël
4è de couverture © Xavier Hiron, 2000**



© Xavier Hiron, vers 1978